

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 47

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :

Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—

six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Reclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les nouveaux abonnés au **CONTEUR VAUDOIS**, pour 1930, recevront ce journal

GRATUITEMENT

dès ce jour au 31 décembre prochain, en s'adressant à l'Administration, 9, Pré-du-Marché, Lausanne.



L'HIVER DU CAMPAGNARD

S l'hiver est la morte-saison pour le campagnard, il ne connaît cependant pas le chômage. Le travail ne le talonne pas, non, et pas n'est besoin d'allonger les journées, même les plus courtes ; et sans les soins à donner au bétail, ce qu'il tient à faire avec la plus parfaite régularité, il pourrait se contenter de se lever avec le soleil et de poser l'outil à la nuit. On comprendrait qu'il prenne ses aises, des demi-vacances, qu'il reste au coin du feu quand il gèle à pierre fendre ou qu'il fait un temps à ne mettre ni chien ni chat à la rue. Mais le grand air lui manquerait à l'oppresser d'un sourd malaise et le jour, si gris, si sombre fût-il, lui ferait honte de son oisiveté.

Le soir lui suffit pour trouver un certain charme à caresser le banc du vieux fourneau de molasse, qui garde encore sa place dans nombre de maisons villageoises. Il se retrempe un instant dans la vie de famille, lit les nouvelles du jour, feuillette l'almanach ou une revue agricole, et finit invariablement par s'assoupir dans la tiédeur et le bien-être, en imitant le chat qui ronronne à ses côtés. Il se défend du sommeil, et un plongeon brusque de son chef, une révérence trop profonde le font se ressaisir et remet son esprit en activité, ou bien c'est la mélodie d'un enfant récitant sa leçon ou des petits bras qui veulent le serrer par le cou pour l'adieu du soir. Ah ! il n'allonge pas la veillée, à moins que, dormant peu, il ne veuille abrégé la nuit.

A l'ordinaire, scie et hache sont en danse. Traversez la forêt, vous y entendez les bruits variés d'une activité inusitée : des coups de hache qui, répercutés, font frémir les ramures ; la grande scie s'attaquant avec des vibrations métalliques à la base d'un tronc en le sectionnant ; la chute retentissante du sapin ou du hêtre avec son fracas de branches, qui fait trembler le sol et, en ouvrant une éclaircie, fait entrer un peu de ciel dans le jour atténué du sous-bois ; les voix excitant les chevaux qui traînent les billes à port de char ; les gémissements des essieux, cahotant sous de lourdes charges dans les ornières que l'alternance du gel et du dégel agrandit chaque jour et transforme en fondrières, d'où les roues ressortent ruisselantes de boue, les chevaux guêtrés jusqu'aux jarrets et éclaboussés jusqu'au poitrail. Tout cela anime la forêt en troublant son silence hivernal.

Billes tronçonnées et branches sont amenées dans la cour de la maison, où se poursuit le travail de la scie, de la hache et de la serpe. Sous les coups de cette dernière, les fagots se multiplient et forment rempart le long des murs, sous les avant-toits, sous un apentis de fortune, en atten-

dant de prendre le chemin du four ou celui du grand poêle, qui n'en font qu'une bouchée.

On scie encore à la main le bois de chauffage dans nos villages, et c'est, paraît-il, un exercice si hygiénique, si favorable au système nerveux pour combattre la neurasthénie et rétablir un bon équilibre des facultés, que tel docteur de ma connaissance le faisait exécuter entre deux douches à certains malades de son établissement. Ce mouvement régulier de va-et-vient, tout en développant les biceps, a le pouvoir de calmer l'irritabilité des nerfs, et le ronron de la scie endort le cerveau en y infiltrant des germes de béatitude future, à moins que le contraire ne se produise, ce qui ne surprendrait qu'à demi. Quoi qu'il en soit, le campagnard l'exécute posément, largement, à grands coups, exempt qu'il est en général des maladies dues à la fièvre du jour et des villes, s'interrompant parfois pour un tour à l'écurie, un brin de causette avec le voisin ou tel menu travail auquel il pense tout à coup. Au reste, rien ne presse ; l'hiver est long et il faut laisser quelque chose à faire pour les mauvais jours du printemps.

Si la scie ne glisse pas aisément ou pour la faire glisser comme dans du beurre, il y passe de temps à autre le nombuil de porc, réservé avec soin pour cet office lors de la dernière boucherie.

Tandis que les dents fraîchement aiguisées craquent la sciure, la hache opère la multiplication des bûches. Si le bois résiste, si quelque nœud s'entête à ne pas céder, si une « tête », dure comme le roc, enchevêtre ses fibres, la lutte est ardue. La lame coincée de tous côtés, ne peut plus être dégagée, il faut donc qu'elle emporte la victoire. Les bras aux muscles d'acier frappent à toute volée avec le lourd maillet, en accentuant leur action par des han ! énergiques, et, ténaces, finissent par réduire le récalcitrant. Mais ce combat à outrance est rare : le coup-d'œil du maître reconnaît aisément les points faibles de la résistance, et les mauvaises têtes ne sont écartelées que pour pouvoir s'engouffrer dans le foyer, sous le chaudron où se mitonne le menu des porcs ou sous la chaudière à lessive.

Les bûches s'amoncellent en pyramides irrégulières, en dômes imposants, barricades d'un nouveau genre qui semblent défendre l'approche des maisons. Quand elles auront perdu leur humidité, elles rempliront les vides que l'hiver a creusés au bûcher. Ici et là, elles sont entassées en piles régulières ou en un cylindre parfait, avec alignement impeccable et toit conique pour protéger l'intérieur de la masse. *A. Gaillard.*

Paternité. — C'est entendu. L'Etat est un père pour nous, mais c'est un bien mauvais père. Il ne songe qu'à augmenter nos impôts.

— Que voulez-vous ? Tel père, tel fils.

Une journée longue. — Le docteur rencontre Pidou, et lui dit qu'il lui faut abandonner le petit verre.

— Vous pensez ? dit Pidou.

— J'en suis sûr, et de plus, si vous cessez de boire, je suis certain que cela prolongera vos jours.

— En y réfléchissant, c'est vrai, et vous avez raison, dit Pidou, j'ai passé vingt-quatre heures sans boire un coup, une fois, il y a six mois, et j'ai jamais trouvé une journée aussi longue !

Hugolesque. — Croyez-vous qu'on puisse écrire quelque chose de vraiment bien, d'un seul jet, sans corrections ?

— Sûrement non. Dans littérature, il y a rature.



TSACON SON METI

A tsacon son meti, so dit lo vilhio revî. Clli que l'a età fé po gardà le caïon, que le gardà, et clli que l'a età met po menà le dzein, qui le mîne bin adrâi et pu l'e tot. L'è dinse que peinsève lo marchand de tsatagne bresolâie que tint son'hangar pas bin lliein de la Banqua cantonâla pè Losena.

Clli marchand fâ pardieu pas tant mau son commerce. Ti le dzor que l'hivè no baille, l'è quie à fotemassî vè son petit fornet, à grellhî sè tsatagne su 'na pliaqua à quegnu creblliaie de petit perte, quemet se l'avâi zu la prinma vèroula. On lâi cheint bon dè coûte : le narî vo gonflliant et le potte vo breinnant tote solette dza du ceint pí lliein. Le tint sè tsatagne bin adrâi dèso onna tserpelhîra et pu hardi ! cô ein vâo ? po dhî, po veingt, et po bin mé ! Relètsî-vo lè babine !

Clli coo cougnâi bin son meti et ne fâ que stisse. Accutâ-vâi !

L'autr'hî, vaicé que ion de clliao galabontemps que pouant vivre de l'air dâo temps et de ràcannâdzo, vint vè noutron marchand de tsatagne :

— Salut Frèderi ! que lâi fâ dinse.

— Salut Davi !

— Dis vâi ! porrâi-to mè fère on petit servîço ?

— Cein dèpeind ! Quin servîço ?

— Mè pritâ cinq franc !

— Cinq franc ! Tè pritâ cinq franc ! Vâi-to, Davi, voudrî bin, mâ lâi à pas moyan.

— Porquie ?

— Cein m'è dèfeindu !

— Quemet, dèfeindu ?

— Ôi. I'è onna conveinchon.

— Quemet onna conveinchon ? Avoué cô ?

— Avoué la Banqua cantonâla.

— Quaise-tè ?

— L'è dinse. On a fé onna patse lè lou, Monsu

Bersier de la Banqua cantonâla et mè po ne pas no fère concurreince. La Banqua cantonâla ne dusse pas veindre dâi tsatagne et mè, cein m'è dèfeindu de pritâ de l'erdzeint. Dinse, po lè tsatagne l'è îce, mâ po eimprontâ l'è de la part de lè de la tserrâre ! Onna conveinchon, l'è onna conveinchon, et pu l'è bon. *Marc à Louis.*

LES VIEUX NORMALIENS

L n'est pas trop tard pour en parler dans ce journal, si accueillant aux bonnes choses vaudoises. Il n'est pas trop tard non plus pour bien faire : c'était la première fois que nous assistions à la réunion des anciens normaliens. A plusieurs reprises, des camarades nous avaient dit le plaisir qu'ils y avaient. Force est de reconnaître qu'à côté des entrevues intimes de la « classe », celle avec nos aînés et nos... cadets prolongent heureusement les souvenirs du passé.

Ils étaient donc une soixantaine, faisant honneur à un menu excellent servi à l'Hotel de France, le samedi 2 novembre, soit le lendemain de la Toussaint, date mélancolique, mais qui,